

Dans *Animaux*, à l'Arsenic, Julien Mages invite à réfléchir à notre rapport aux animaux en mettant en scène l'extinction d'une espèce en temps réel. Direct et touchant

Un animal dans la nef

VALENTINE BOVEY

Théâtre ▶ Le plateau est entièrement nu. Sur scène, une femme et un homme, en habits adaptés à une sortie en nature. Autour d'eux, un grand silence. Celui d'une attente: quelque chose, ou plutôt quelqu'un, un grand mammifère, va mourir. Ils resteront jusqu'à la fin, et ensuite s'en iront. Leur dialogue se déroule dans quelques décennies, en 2050 exactement, et fait écho tant au désespoir de *La Route* de Cormac McCarthy qu'à des textes de l'écrivain contemporain Antoine Volodine.

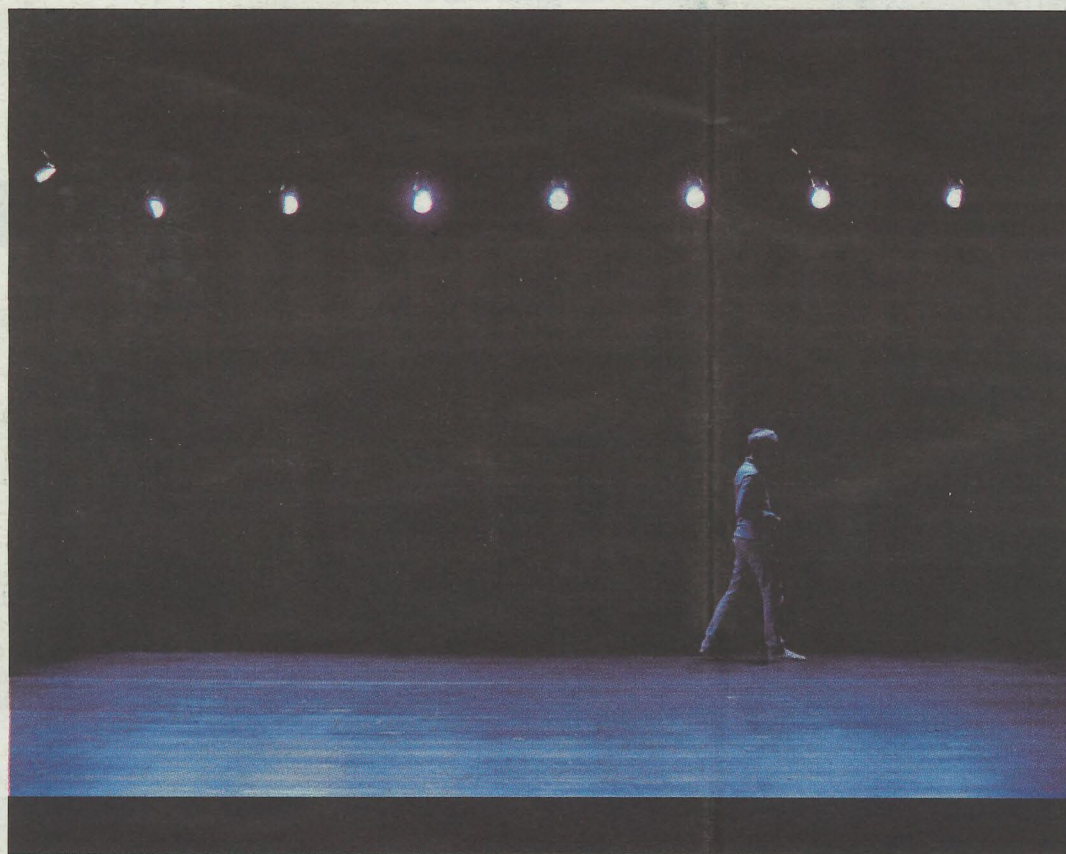
Ces auteurs ont en commun la représentation d'une humanité dans un décor postapocalyptique, sans mots pour dire le désastre. Dans ce cas, c'est d'abord au sort des habitants non-humains de cette planète, ceux qu'on ne considère habituellement pas comme des victimes, qu'on s'intéresse: les animaux.

Manger des animaux

Le texte de Mages oscille entre un débordement lyrique et émotionnel, faisant la part belle à des envolées romantiques parfois kitsch, et un aspect durement prosaïque, entrecoupé d'anecdotes hautes en couleur relevant de la vie des personnages.

La référence omniprésente à la mythologie grecque souligne l'envie de réécrire un mythe adapté à notre monde contemporain, où nous sommes l'espèce qui dévore tout, mange tout, et elle-même, tel le serpent Ouroboros.

Une mention de *La Nef des fous*, au début de la pièce, est peut-être une référence implicite à la toile de Jérôme Bosch et au texte du même nom publié à



La thématique d'*Animaux* inscrit la pièce dans une tendance plus générale du théâtre contemporain qui s'intéresse à la question écologique. SYLVAIN CHABLOZ

la fin du XV^e siècle à l'occasion du carnaval de Bâle, dans lequel Sébastien Brant brosse un tableau satirique de la folie inhérente à la condition humaine, passant toute la société au crible. La pièce se présente bien comme un tableau, ou un état des lieux, du danger que représente le fait de manger des animaux pour l'espèce humaine.

Catastrophe muette

Cette thématique l'inscrit dans une tendance plus générale du théâtre contemporain qui s'intéresse à la question écologique: *Pièce pour les vivant-e-x-s en temps*

d'extinction de la metteuse en scène anglaise Katie Mitchell, présentée à Vidy, et *Palm Park Ruins* de la performeuse suisse Pamina de Coulon, en février dernier à l'Arsenic, en sont des exemples.

Si ces deux pièces se concentraient principalement sur les conséquences du réchauffement climatique sur les êtres humains, et inversement, Julien Mages décide de porter son attention sur l'extinction d'une espèce non-humaine, dont deux personnages – des éthologues? – observent la mort de la dernière représentante de son espèce.

Face à cette catastrophe muette qui se déroule entièrement en hors-scène, laissant une grande place à l'imagination au public, le dialogue part en tous sens, entre exposé scientifique sur les conséquences du trou de la couche d'ozone et exposition dystopique d'un monde dans lequel tous les animaux vivent et meurent en usine, mangeant leurs propres restes, pour nourrir les trois-quarts des humains de la planète, les grands dévoreurs.

Toutefois, si la pièce érige en titre et veut mettre en son centre la souffrance animale, c'est par

leur dépeçage, leur mort et leur absence de la scène qu'ils sont paradoxalement défendus. L'animal mourant est pris dans un discours très humain, qui s'approche parfois d'une ode naïve à une nature présentée comme un paradis perdu, idéalisée ou sanctuarisée.

Cris d'une mouette

La nudité du plateau et le minimalisme de la mise en scène offrent toutefois un contrepoint bienvenu, tout comme la scène centrale sur la chasse. Elle révèle à la fois le comique et l'engagement militant de la pièce, ainsi que le talent des actrice et acteur, Fiamma Comesi et Juan Bilbeny, qui tiennent en haleine par un jeu corporellement très investi et de nombreuses ruptures de rythmes.

L'idéalisation naïve de l'animal, son anthropomorphisation, est aussi détournée dans des passages dans lesquels les interprètes explorent physiquement le lien entre le corps de l'animal humain et celui de l'animal non-humain, passant des cris des larmes aux cris d'une mouette, avec une émotion grave.

A travers la relation à l'animal, se dessine une esquisse de la psychologie des personnages, et leur rapport au monde. L'adage de l'écrivain franco-tchèque Milan Kundera semble s'appliquer: «Le véritable test moral de l'humanité, ce sont les relations avec ceux qui sont à sa merci: les animaux.» Malgré le minimalisme des moyens employés, difficile de ne pas se sentir concerné·e par la mise en scène de cette extinction. |

Jusqu'au 10 avril, Arsenic, Lausanne, www.arsenic.ch